

DU SEXE

NOTES DE SEMINAIRE : Sém.5 – 05 février 2003

D'un mot vide,...où : « FEMME(S), SI VOUS SAVIEZ... ! »

D'un mot vide..., oui ! Enonçons-le tout de go. Un mot vide : FEMME !

C'est même bien parce que c'est un mot vide, que le sens, tout le sens tous les sens aussi, y affluent. Un mot vide, qui devient donc, un mot saturé de sens. Le sens, c'est ce qui vient combler le vide. Est-ce que le sens comble véritablement ce vide ? Non, bien sûr. Le sens ne comble pas, il obture simplement la question symbolique de la signification en faisant image, en produisant de l'imaginaire à gogo. De l'imaginaire à gogo, et pour gogos, pour les gogos de l'image qui prennent ce mirage et son ramage pour La femme.

Le où accent grave du titre, je le laisse. C'est un *lapsus d'écriture*, autrement dit un *lapsus calami*. J'avais écrit « ou », o, u. Le « ou » de *ou bien*, le « ou » qui signifie *autrement dit*.

Eh bien non, je le laisse conforme au lapsus calami. Mon inconscient demande à ce que je le suive. Le vôtre aussi, souvenez-vous en, à l'occasion. Il s'agit bien de ce qu'il indique : un LIEU. Ce mot vide, *femme*, est un lieu. Et pas n'importe quel lieu, c'est ce qu'on va voir plus tard.

« Femme(s) [au singulier et au pluriel à la fois, c'est indécidable si l'on entre pas dans le champ de la psychanalyse ; si on y entre, l'on verra avec Lacan qu'il faut barrer le S, le S du sujet divisé, encore plus divisé chez la femme, divisé d'une manière que l'on dira *supplémentaire*. Supplémentaire, c'est le mot de Lacan pour la jouissance d'une femme].

Et puis, il y a le « si vous saviez ... ! ». Qu'en faire ? Eh bien, pas d'autre possibilité, ici encore lacanienne que, ce savoir arraché au réel, de venir le mettre en place de vérité, soit ce qui s'appelle *une analyse*. « Désormais, chère madame, vous êtes un sujet averti ». « De quoi ? ». Que le mot femme est un mot vide où (accent grave, sur le u, mais aussi grave dans le ton),...un mot vide où pullule le sens !! Le sens..., encore et...*Encore...*

Encore, est le séminaire de Lacan qui s'avère être fondamental sur la question que nous essayons de traiter ici, cette année. Ce que Lacan va apporter cette année-là, 1972-1973, c'est du Lacan. C'est du Lacan, ce qui veut dire que ça ne se trouve pas chez Freud, concernant la femme,

Pourquoi, va s'interroger Lacan, la question de la sexualité féminine n'est pas, en son fond, réellement traitée par Freud, comme d'ailleurs par l'ensemble de ses élèves ? La sexualité féminine, c'est-à-dire, disons-le tout net, la jouissance sexuelle de la femme, reste, après Freud, en l'état, irrésolue, énigmatique, mystérieuse, soumise docilement à la fantasmagorie masculine, laquelle est adoptée même parfois jusqu'à la persécution par beaucoup de femmes. C'est bien fâcheux, pour autant qu'il en résulte de ce fait d'interminables et stériles débats, sur les bienfaits supérieurs de telle jouissance dite vaginale par rapport à la jouissance dite clitoridienne, ou réciproquement, mais ici, peu importe.

Freud, de fait, échoue en quoi ? Il échoue dans son insistance à vouloir fonder le devenir-femme exclusivement sur la structure de l'Œdipe féminin. Ce n'est pas le grand bonheur d'une fille que de se complaire en son Œdipe. Ni merci papa, ni merci maman !

Lacan tranche : *Féminin* devient pour lui l'enjeu d'une problématique d'un sujet qui ne peut, justement, pas s'assujettir entièrement, complètement à l'Œdipe et à sa sortie, qui s'appelle la (loi de) castration. Lacan ne va pas, à proprement parler, s'engager, comme Freud, sur la voie d'une hypothétique *identité* féminine introuvable, mais va choisir d'avancer sur le terrain clinique et concret, à priori sulfureux, de la *jouissance féminine*. Ainsi, dans cette affaire, il évite, en la contournant, la question où Freud s'est planté, la question de la *castration*, d'où il s'ensuivait l'inévitable éternisant problème de la revendication phallique du *penisneid*.

Non, Lacan reste fidèle au *primat du phallus*, pour les deux sexes, certes, mais c'est pour mieux mettre l'accent sur la *division* que ce primat va engager chez la fille.

Quel est l'apport majeur de ce Séminaire XX, *Encore*, de 1972-1973 ? L'apport majeur c'est l'affirmation qu'il existe DEUX JOUISSANCES ; que cette affirmation, nous la devons, à travers Lacan, aux femmes ; que le féminin, c'est ce qui permet, cliniquement, d'affirmer que la jouissance est double ou, plus précisément qu'elle se dédouble du côté *femme*. Dire *féminin* est équivalent, dès lors, de dire *dédoublement de la jouissance*, lequel ne peut, en aucun cas être rabattu sur la simpliste opposition vagin-clitoris. Il s'agit plus ici de *division* que de *castration*.

Il s'ensuit alors de considérer, rigoureusement, que la sexualité féminine ne saurait en rien, dorénavant, être abordée comme se structurant sur le même mode que la sexualité masculine.

La jouissance n'est pas une notion simple, facile à aborder. On y rechigne. Lacan lui-même le constate. Pourquoi ? Parce que la jouissance a maille à partir avec le savoir. Abordée dès son Séminaire sur *L'Éthique de la*

psychanalyse, en 1960-1961 (l'année qui suit le Séminaire sur *Le désir et son interprétation* et qui précède le Séminaire sur *Le transfert*), la question de la jouissance stagne chez Lacan lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il constate que, de la jouissance, précisément - et il ne doit pas être le seul -, dit-il, « *Je n'en veux rien savoir* ». C'est vrai, ça ! On jouit, et, généralement, l'on n'en veut rien savoir. On jouit, un point c'est tout ! Mais, cette année-là, il va être en position d'en dire un peu plus, car il constate que c'est bien la jouissance qui fait barrière au savoir. Et Lacan, comme Freud, comme Socrate, comme tout analyste, veut arracher du savoir au réel, arracher du savoir qui gît dans le réel, dans le réel de la jouissance tout aussi bien. Le Réel, pourrait-on avancer, peut très bien se concevoir ainsi : un gisement de savoir. La jouissance y fait obstacle. Tout ce qu'on a pu laisser faire et se développer du côté de ce petit objet merveilleux qu'était la télévision à ses débuts en offre un exemple simple et populaire : jouissez, jouissez, (de l'image fascinante que l'on vous *monstre*), pour le savoir, vous repasserez !

La *jouissance*, pour Lacan, n'est pas à confondre avec le *Lust* freudien. Ce dernier signifie généralement le plaisir, par rapport au déplaisir (*Lust*, *Unlust*), mais dans d'autres contextes, *désir*. Elle n'est pas, non plus, à réduire au concept de *satisfaction*. Lacan va se référer au droit pour y ancrer ladite *jouissance* qu'il aborde. La *jouissance*, c'est ce dont le Droit parle, c'est son objet. Si je jouis d'une chose, c'est que je peux en user. Mais je peux aussi en abuser. Là, le Droit intervient. Il est fait, construit, pour limiter ma jouissance. En tout cas, c'est ce qu'il ambitionne. La notion juridique qui réunit l'usage et le fruit d'une chose, d'un bien, et qui se nomme l'*usufruit*, veut dire que ce bien je peux en user mais... Mais, quoi ? Mais jusqu'à un certain point. Je peux user de son produit, les intérêts qu'il dégage, les bouffer, mais je ne dois pas entamer le capital, l'objet lui-même. Dès lors quoi conclure du Droit ? Qu'il est là pour régler la jouissance en la limitant aux bornes de quoi ? De *l'utile*... C'est-à-dire ce qui sert à quelque chose.

Eh bien, pour Lacan, la *jouissance*, ce n'est pas ça, ce n'est pas de l'ordre de l'utile. La jouissance, bien au contraire, c'est ce qui *ne sert à rien*. Donc, c'est ce qui s'oppose, en quelque sorte à l'utile. Elle échappe aux lois du principe de plaisir-déplaisir, elle fait fi de tout souci de conservation et ne recouvre pas le besoin de décharger l'excitation. C'est, notons-le, un champ d'exercice très large, très général...

Est-ce que la *jouissance sexuelle* dont va parler Lacan peut être assimilée à ce *général de la jouissance* ? Non. Elle en fait partie, cependant. Elle en est, en quelque sorte une particularité. Laquelle ? Lacan pense cette *jouissance sexuelle* comme une jouissance qui opère comme une limite infligée à la *jouissance générale*. Il existe ainsi une dialectique entre ces deux jouissances. Et si la *jouissance sexuelle* va faire limite, c'est parce que – notion cruciale de la

psychanalyse lacanienne -, la jouissance sexuelle humaine est en complète dépendance du **SIGNIFIANT**. Pas de sexuel, *pas* de dimension du sexuel chez l'être humain qui ne soit introduite hors du signifiant. Toute l'organisation phallique de l'humain et, consécutivement, toute la concentration, toute la convergence qu'elle implique sur l'organe dit phallique sont mis en place, visant l'isolement du corps dudit organe, par l'existence et le fonctionnement du signifiant.

Nous savons que Lacan s'est colleté avec la question de l'*être*. L'être tel qu'Aristote et la tradition aristotélicienne l'a abordé et développé. Pas d'*être* pour l'Homme chez Lacan, mais un *sujet*. Et si Lacan accorde un tant soit peu d'être au sujet humain, c'est comme consécutif au signifiant, à la parole : juste un *parlêtre*, un être effet de parole.

Pourtant la dialectique que nous avons évoquée un peu plus haut entre *le général de jouissance* et la *jouissance sexuelle* va apparaître à Lacan comme le rapport d'opposition que l'on peut dégager et retrouver entre l'*être*, précisément introduit par la philosophie d'Aristote dans notre aire culturelle et le *signifiant* que Lacan va aller chercher du côté de l'utilitarisme de Jérémie Bentham et sa philosophie de la fiction. En effet, le but de l'opération lacanienne, c'est d'effectuer un véritable renversement conforme à sa propre théorie de l'être humain comme étant, avant toute chose, *un être de langage*.

Pour Lacan, dans un monde qui soit un tant soit peu humain, il n'y a pas d'*être* qui pré-existe au *signifiant*. Par contre, s'il y a de l'*être*, comme nous l'avons dit plus haut, c'est qu'il est produit par lui, le *signifiant*. Si l'*être* c'est le réel en tant qu'impossible, le langage n'est en aucun cas une *vêtture* qui viendrait habiller celui-ci, mais plutôt un outil qui le détermine en le constituant-construisant- façonnant. Lacan, et c'est là ce qui structure tout le Séminaire *Encore*, effectue un renversement radical des rapports du Réel (la jouissance-l'être) et du Symbolique (la jouissance sexuelle-le sujet)

A l'origine, il y a cette histoire folle de l'être humain comme *substance jouissante* dans l'Univers. Oui, rien de moins. Dans *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, en 1960 (*Ecrits*, p.793-827), Lacan ira jusqu'à énoncer : *Que suis-je ? Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Etre"*. *Et ceci non sans raison car à se garder cette place fait languir l'être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers. Qu'en déduire ? Que l'univers n'a, en somme, aucune raison d'être - et surtout de continuer à être -, que justifié par ce dont nous parlons, à savoir, la jouissance.*

S'il y a de l'*être*, il s'agit de quelque chose appelé *ETRE*, c'est-à-dire de ce quelque chose qui reste en défaut vis-à-vis du signifiant et du mode d'exister

du sujet, celui de la chaîne signifiante, du sujet dit de l'inconscient, ou encore, du désir. Mais s'il y a d l'être, il y a aussi une jouissance de l'être, en corrélation avec l'être. C'est plutôt de ce côté-là que Lacan situe la jouissance du père primitif, contrairement à Freud d'ailleurs qui y voit là, dans cette jouissance du père de la Horde primitive, la jouissance sexuelle illimitée. Le Père primitif, pour Lacan, jouit d'une jouissance de l'être. C'est d'ailleurs par là que Lacan introduit dès son texte *Subversion...*, sa distinction de deux types de jouissances. La jouissance sexuelle, en effet, pour Lacan, c'est ce qui vient tailler dans le champ de la jouissance générale de l'être, supposée être le passe-temps de l'être en tant que tel, justifiant l'univers, ce faisant. C'est, pour Lacan, le langage - précisons le *signifiant du phallus*, pour être rigoureux -, qui va nous arracher, trancher net et irréversiblement en nous ouvrant l'aire et l'erre d'une nouvelle jouissance que nous appellerons *sexuelle*. Celle-ci ne sera plus nouée à l'être, mais elle le sera au *signifiant*, c'est-à-dire au *langage*, c'est-à-dire encore, in fine, au *semblant*. Car le *je pense* du Cogito cartésien n'absorbe jamais entièrement dans son mouvement de symbolisation l'entier du *je suis* où réside résiduellement un bout de jouissance de l'être à jamais symbolisable.

Donc, vous l'aurez compris, de cette jouissance de l'être, il en reste toujours quelque chose, quelque chose d'inaccessible, d'insaisissable pour le sujet du désir, à toute pensée avec le signifiant, à tout désir du sujet du désir. Quel est le résidu chez chacun de cette inaccessible jouissance de l'être qui, cependant à elle seule, justifie l'univers ? C'est, communément la *souffrance*, la souffrance, la douleur d'exister, seul, semblerait-il, point de contact avec la jouissance de l'être, et par là même, avec l'univers.

Jouissance de l'être, d'où s'arrache la jouissance sexuelle par le redoutable moyen matériel du langage et, plus précisément du signifiant par l'acte de parole. Allons plus loin encore, cette jouissance sexuelle, c'est précisément ce qui nous interdit (mais écrivons-le *inter-dit*, entre les dits, c'est-à-dire hors langage) l'accès à toute jouissance de l'être, sur ce mode en tout cas. Pourquoi ? Parce que le monde signifiant est organisé par un *manque*. A l'organisation signifiante, il manque tout simplement un signifiant. S'il existait, ce signifiant pourrait, enfin, rendre compte de ce qu'il en est de ce qui nous tourmente cette année : le sexe féminin, en tant que tel. Pas de signifiant, en effet, pour désigner le sexe féminin Vous le savez, je vous le serine depuis le début de ce séminaire, il n'y a qu'un seul signifiant qui représente la sexualité, en la niant, en quelque sorte : LE **PHALLUS**. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'au niveau de l'inconscient, du discours de l'inconscient, il ne peut, en aucun cas, et en toute logique, y avoir de rapport qui puisse se formuler entre deux sexes opposés. C'est très simple, et en même temps difficile à avaler : pour l'inconscient de chacun, de chacune, l'Autre sexe, l'Autre en tant que sexué, la Femme n'existe pas, ce qui veut dire qu'il est impossible pour la Femme d'y

rencontrer, et donc d'y asseoir quelque fondement, toujours introuvable, à son être.

Ainsi, la jouissance sexuelle ne s'articule qu'au signifiant phallique. D'où il s'ensuit quelques conséquences, pour le moins fâcheuses. Celle-ci, par exemple : il est parfaitement exclu, homme ou femme, que l'on jouisse phalliquement d'un être *féminin comme tel*.

Cette jouissance est inter-dite, elle ne peut pas se dire, elle se ramasse, cependant, dans ce qui réside entre les dits mais reste indicible, comme hors-langage. Lacan dira dans *Subversion du sujet...* (*Ecrits*, p.821) : *Ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou encore qu'elle ne puisse être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même.*

Le signifiant du phallus est un terrible opérateur du monde sexuel humain (sexuel et humain, c'est la même chose). Pourquoi ? Parce qu'il introduit une division *dans* la jouissance. Car, à la fois il interdit la jouissance et à la fois il la permet, c'est la castration. Lacan dit : *La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir.* (*Ibid.*, p.827)

Nous savons maintenant, si vous avez bien suivi ce que j'ai articulé devant vous depuis tout à l'heure, que la jouissance inter-dite par le moyen du signifiant, c'est la jouissance de l'être, c'est-à-dire, appelons-là maintenant, la jouissance absolue (la sexuelle, vous avez bien du vous en rendre compte, elle est bien souvent relative...). Pourtant, il y a une différence entre Lacan et Freud. Elle n'est pas mince. Car cette jouissance infinie, c'est bel et bien celle que Freud attribuait au fameux Père de la Horde primitive de *Totem e t Tabou...*, les fils vivant, eux, sous la menace de la castration. La castration et sa menace, c'est ce qui empêche la jouissance sexuelle chez Freud. Chez Lacan, c'est au contraire ce qui peut y donner accès. D'où l'impasse des fins d'analyses chez Freud. D'où la reprise autrement, chez Lacan, amenant à une fin.

Le Père (primitif) peut jouir de toutes les femmes s'imaginent les fils. Tuons-le, pour devenir maîtres de sa loi. Tout homme pourra dès lors jouir à sa guise de toute femme. C'est faux ! Le primat du phallus, précisément y obvie. Comment ? Un homme n'est jamais en rapport avec une femme, mais il l'est, dans l'amour, avec le phallus. Le primat du phallus, c'est ce qui rend impossible le rapport de sexe à sexe. Ainsi, un *être mâle* ne rencontre jamais un *être femelle*, pour reprendre nos catégories au travail ce soir. S'il semble y parvenir, dans l'amour, c'est par le truchement du *semblant*, c'est-à-dire du discours de l'amour et du sexe, rapport textuel au phallus, pas sexuel. L'homme séduit avec son... texte, il parle à une femme en lui parlant à son fantasme fondamental. La jouissance n'a pas d'autre déclencheur. Le signifiant phallique fait ainsi

objection au rapport sexuel tout en l'autorisant. Il ne saurait ainsi y avoir d'instinct sexuel chez l'homme comme chez l'animal. Rien de génital, tout le sexuel est textuel. Mais l'essentiel du texte reste inconscient.

Lacan va continuer à se heurter à la question de l'*être* qui nous vient d'Aristote. Pour s'en défaire et dégager toujours plus avant son sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant (définition, à la fois du sujet et du signifiant à partir du Séminaire *L'identification*, 1962-1963).

On l'a dit plus haut, il a choisi Bentham (la philosophie des fictions) contre Aristote (la philosophie de l'être), pour asseoir sa *monstration* du sujet.

A propos de l'*Ethique à Nicomaque*, il dira dans le Séminaire *Encore* (p.66-67), le 20 février 1973 : *Ce que cherche Aristote, et cela a ouvert la voie à tout ce qu'il a ensuite traîné après lui, c'est ce qu'est la jouissance de l'être [...]. L'être – si l'on veut à tout prix que je me serve de ce terme – l'être que j'oppose à cela [...] c'est l'être de la signifiance.* On l'aura compris : Aristote, c'est la question de l'être ; Lacan, la question du sujet ! C'est donc bien, chez Lacan, la *signifiance* (l'effet de signifié du signifiant) qui produit de l'être - si l'on veut garder ce terme que Lacan n'affectionne pas, pour ce qu'il embrouille plus qu'il n'éclaire - . Et il n'y a pas d'en deçà du langage qui permettrait de cerner un hypothétique *être*.

Si l'*être*, c'est ce que produit la *signifiance*, si il n'y a donc pas d'*être* avant le procès de signification, s'il existe deux jouissances, dont l'une est appelée *sexuelle* qui est due à la fonction phallique et est à relier au *signifiant*, et l'autre qui est jusque-là désignée comme de l'*être*, que devient cette dernière et comment dès lors, ces jouissances, les ré-articuler avec l'avancée de la théorisation lacanienne ?

Dans ce séminaire *Encore*, Lacan va être amené à désigner dorénavant la *jouissance de l'être* comme étant la *jouissance de l'Autre*. De quel Autre, avec un A majuscule ? Du corps de l'Autre, qui l'incarne. D'où il s'ensuit : rien en amont de la *signifiance*, tout en aval, c'est-à-dire, les deux jouissances : la *sexuelle* (c'est-à-dire phallique), et celle de l'*Autre*, du corps de l'*Autre*. Plus encore, la *jouissance de l'Autre*, puisque la jouissance sexuelle phallique démontre toujours son insatisfaction dans sa limite, va venir à être située comme au-delà de la jouissance phallique, son au-delà même.

C'est précisément à cet endroit l'espoir de l'entrée d'une nouvelle jouissance, toujours exclue du *dit*, des *dits*, toujours donc *inter-dite*, mais non plus primaire, plutôt secondaire à la *signifiance*, bien que située comme son au-delà. Il s'agit d'une *Autre jouissance*, c'est-à-dire aussi d'une *jouissance Autre*, moins d'organe (le phallus) et plus du corps, de la complétude du corps au-delà de l'obstacle du phallus.

C'est cette *Autre jouissance* qu'il va prendre à Lacan de l'attribuer, en cette année 1972-1973, tout bonnement... aux femmes !!

C'est un coup de force de Lacan, qui repose cependant sur la (sa ?) clinique, cette *Autre jouissance*, à situer au-delà de la fonction phallique. C'est ce qui va lui permettre de ré-aborder la question de la sexualité féminine. Quelques femmes (pas-toutes) jouiraient de la jouissance sexuelle phallique, mais encore, mais *en-plus*, d'une jouissance au-delà de la fonction phallique, bien que corrélée à la précédente, une *Autre jouissance*. Sauf, malheureusement, qu'elles ne peuvent rien en dire !!! Elles n'y arrivent pas.

A partir de là, Lacan va être amené à mathématiser, en quelque sorte, la façon qu'il a de reprendre la question freudienne d'où nous sommes partis cette année : la question de la *bisexualité*. Il s'agit de ce qui est resté sous l'appellation du tableau des « quanteurs de la sexuation », ou des « schémas quantiques de la sexuation ». Nous en étudierons la construction et les conséquences la prochaine fois.

Mais, pour finir, et comme je vous l'avais promis dans l'argument, je vais vous révéler le scoop...

La question était : pourquoi y-a-t-il un rapport si étroit entre la question du féminin dont nous traitons cette année et la question du transfert abordée les années précédentes ?

On connaît la question du transfert. On la résume ici, en la condensant. Pour Freud, le transfert restera, en termes lacaniens, un transfert imaginaire : le sujet s'imagine que l'analyste est une image, une *imago*, c'est-à-dire, en fait une réédition de son père, dont il attend qu'il vienne, dans l'actuel réparer le traumatisme qu'a produit jadis celui-ci.

Lacan, garde les imagos, donc la dimension imaginaire du transfert – et du côté de celle-là, le grand *Autre*, en tant qu'imaginaire, finalement, la mère, mais il ajoute au transfert deux autres dimensions : la symbolique, et la réelle.

Symbolique, c'est la question de l'Autre, à écrire grand A barré. Lorsque le sujet parle à un (petit) autre, il fait exister (le grand) Autre, lieu, trésor des signifiants. Moins un, car l'ensemble signifiant, vous le savez, est troué, il y manque toujours un signifiant. Ce que va rencontrer l'analysant au cours de sa cure. En effet, il découvrira, in fine, que l'Autre, tout Autre, est *barré*, qu'il y a un trou dans l'Autre, une faille. Donc, que l'Autre n'existe pas en tant que tel, plein, sinon comme produit itératif de son imaginaire. Retour à la dimension imaginaire du transfert, freudien, donc. L'Autre, en fin de compte, au-delà de la figure incure, décevante, insuffisante du Père, c'est la Mère, et, si je puis dire, derrière elle, Dieu... Et, comme l'Autre n'existe pas, eh bien, l'on y place La femme, le féminin. Car, c'est encore La femme qui est à cette place du *sujet-*

supposé-savoir, place où se subsume, pour Lacan, le transfert en tant que symbolique. D'ailleurs, émettons cette remarque : le *sujet-supposé-savoir*, qu'est-ce donc, in fine, sinon une figure du grand *Autre* !

Réelle, enfin, c'est la question de l'objet. Objet de la pulsion, objet partiel, objet qui cause le désir et que Lacan appellera *objet petit a*. Et la femme, c'est par excellence l'Objet, pour un homme, bien sûr, mais aussi pour une femme. Eh oui ! Pourquoi ? Parce que les caractères sexuels dits secondaires qui apparaissent sur son corps, comme le note Lacan, ... ce sont toujours ceux de la mère. Une femme est toujours prise, de ce point de vue là, *quod matrem*, en tant que mère. L'objet *mère* bouche alors ce qui l'en est du *féminin*. Le *quod matrem* fait ainsi fonction d'objet petit *a*. C'est-à-dire d'objet *bouche-trou*.

Donc, dans sa dimension imaginaire (les imagos, le Père, la mère, l'Autre...), dans sa dimension symbolique (Le grand Autre en tant que barré, le manque d'un signifiant), et dans sa dimension réelle (l'objet petit *a*), c'est-à-dire dans les trois dimensions dans lesquelles peut s'aborder la question du transfert, de Freud à Lacan, à chaque fois l'on retombe sur la question de la femme, du féminin (je ne dis pas de la féminité) comme point d'arrêt, ou comme point de fuite, ou encore comme point de bascule de toute la problématique du sujet, qu'il soit anatomiquement femme ou homme ne devient alors que seconde, sinon secondaire. C'est bien ce que nous serons amenés à appréhender la prochaine fois, avec les *quanteurs de la sexualité*.